

Jean-François Sirinelli

Désenclaver l'histoire

Nouveaux regards
sur le xx^e siècle français

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



À l'heure du succès de la *world history*, du dialogue tous azimuts entre les sciences sociales et du désenclavement de l'histoire politique, la compréhension du xx^e siècle français exige de nouveaux outils d'analyse, un regard neuf, une critique féconde. Réflexion salutaire à laquelle se livre Jean-François Sirinelli dans cet essai qui bouscule

avec bonheur nos traditionnelles grilles de lecture.

Revisiter le siècle des deux guerres mondiales, interpréter ce temps long marqué par l'avènement de la culture de masse et l'affirmation insolente des *baby-boomers*, c'est d'abord faire le choix de nouvelles périodisations. Pour Jean-François Sirinelli, la césure du xx^e siècle n'a pas eu lieu en 1945, mais au mitan des années 1960. C'est l'époque des adieux à l'Empire : après plus d'un siècle de domination coloniale, le pays se rétracte aux dimensions de l'Hexagone. C'est aussi l'époque de l'adieu aux armes : la guerre disparaît de l'horizon national. Jean-François Sirinelli scrute cette accélération du temps qui signe les « Vingt Décisives » (1965-1985).

Plaidoyer pour une histoire politique revivifiée, ouverte au grand large de la « culture-monde », attentive à la circulation des idées, cet essai pose aussi les jalons des grands défis qui attendent les historiens du XXI^e siècle.

Professeur d'histoire contemporaine à l'Institut d'études politiques de Paris et directeur du Centre d'histoire de Sciences Po, Jean-François Sirinelli est l'auteur de nombreux ouvrages devenus des classiques, parmi lesquels : Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres (1988) et Mai 1968, l'événement Janus (2008).

Désenclaver l'histoire
Nouveaux regards sur le xx^e siècle français

Jean-François Sirinelli

Désenclaver l'histoire

Nouveaux regards
sur le XX^e siècle français

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013

ISBN : 978-2-271-07642-7

« .. l'histoire, je le crains, ne nous permet guère de prévoir ; mais, associée à l'indépendance de l'esprit, elle peut nous aider à mieux voir. »

Paul VALÉRY,
13 juillet 1932, *Variété IV*,
Paris, Gallimard, 1938, p. 142.

Sommaire

<i>Introduction. Le polder et l'histoire-monde</i>	9
I. Réflexions sur l'histoire et l'historiographie du XX ^e siècle français.....	13
II. Écosystème et jeux de temporalités : les Vingt Décisives (1965-1985)	47
III. Les glissements progressifs du regard : pour une histoire des stéréotypes.....	71
IV. La norme et la transgression. Remarques sur la notion de provocation en histoire culturelle.....	91
V. « Johnny », un lieu de mémoire ?.....	113
VI. « Le 10 mai » 1981 n'aura pas lieu.....	131
VII. L'histoire politique à l'heure du « transnational turn » : l'agora, la Cité, le monde... et le temps	153
<i>Sources des textes</i>	189

Introduction

Le polder et l'histoire-monde

En 2005, j'avais eu l'occasion de nouer en gerbe un certain nombre de travaux qui, au cours de ma carrière et alors que je prenais, à cette date, le cap de la soixantaine, m'avaient vu passer, dans mes recherches, du premier au second XX^e siècle. Cette progression chronologique s'était accompagnée d'une évolution intellectuelle et épistémologique, dont j'ai tenté de rendre compte dans ce livre de 2005 intitulé *Comprendre le XX^e siècle français* et que j'évoque aussi dans le premier texte recueilli ici. Depuis cette parution, mon enracinement sur le second versant du siècle dernier s'est poursuivi et cela m'a conduit, par cette réaction en chaîne intellectuelle qu'est toujours au bout du compte un itinéraire scientifique, à des questions nouvelles, posées par cette installation sur la pointe extrême

du « polder », c'est-à-dire ces plages de temps dégagées par l'écoulement du temps.

D'une part, bien sûr, c'est précisément cette question du temps qui est centrale pour tout historien du... temps présent. C'est à dessein, on le verra, que le dernier chapitre de ce nouvel ouvrage se termine par l'évocation d'une telle question. L'historien, en effet, et notamment celui qui investit ce temps proche, est confronté à des jeux d'échelles chronologiques et ses analyses ne prennent tout leur sens que replacées dans des temporalités imbriquées.

Cela étant, d'autre part, démêler de telles temporalités n'est pas propre au chercheur explorant le second XX^e siècle. En revanche, et c'est à mes yeux le principal enseignement de ce livre, ce chercheur s'y trouve directement confronté à une histoire-monde¹, tant le métabolisme de l'État-Nation France se trouve alors de plus en plus connecté à des processus de globalisation. Là encore, on le verra, le dernier chapitre tente de mettre en lumière une telle connexion. Le désenclavement, au bout du compte, doit se faire à géométrie variable, sur le polder du temps proche aussi

1. C'est la raison pour laquelle l'ouvrage de 2005 se terminait par un article intitulé « L'événement-monde », publié en 2002.

bien que dans les jeux d'échelles spatiaux de cette histoire-monde.

Pour autant, ce livre, s'il se veut ainsi une contribution aux débats historiographiques et épistémologiques actuels, n'entend pas se... déconnecter de cette double mission de contribution à l'avancement de la connaissance historique et de recherche du sens que reste avant tout le métier d'historien. Plusieurs textes présentés ici se veulent donc autant de pistes concrètes pour une histoire politique et culturelle de ce second vingtième siècle français.

Jean-François SIRINELLI
9 janvier 2013

I

Réflexions sur l'histoire et l'historiographie du XX^e siècle français

Si l'histoire culturelle, sous ce nom ou sous d'autres étiquettes, a été, depuis plusieurs décennies déjà, au cœur de la démarche de nombre de « modernistes » ainsi que de quelques spécialistes du XIX^e siècle, sa légitimité et sa possible fécondité sont restées longtemps mal établies pour l'histoire du XX^e siècle. À cet égard, les années 1980 et 1990 ont bien été le moment où une telle légitimité a été établie et une telle fécondité démontrée. Dans les deux cas, le mouvement s'est fait en marchant, avec de nouvelles terres de recherche conquises, mais aussi du fait d'un indéniable gain épistémologique enclenché par plusieurs constats. D'une part, si

l'historien tente de restituer un passé aboli et, donc, de reconstituer une réalité disparue, il sait bien que celle-ci est non seulement complexe mais, de surcroît, jamais perçue sur le moment dans sa réalité intrinsèque. Or l'histoire culturelle, s'intéressant aux opérations de saisie du réel et, tout autant, au sens pris par ce réel lors des mécanismes de perception qui sont en même temps des processus d'altération, se situe *de facto* au cœur de toute tentative historiographique de prise en compte du sujet tout à la fois agissant et pensant. Bien plus, d'autre part, une telle prise en compte, nécessaire pour l'étude historique de toutes les époques, revêt une plus grande importance encore pour le XX^e siècle, travaillé en profondeur par des vecteurs culturels de plus en plus puissants, qui interfèrent forcément dans ces processus de perception-altération. Ne pas placer l'histoire de ce XX^e siècle sous le faisceau éclairant de l'histoire culturelle expose à laisser dans la pénombre des clés essentielles de sa compréhension. Au déficit historique qui aurait pu ainsi alors s'instaurer se serait ajoutée une manière de paradoxe : priver d'approche par son versant culturel l'histoire d'un siècle qui fut celui de l'enracinement d'une culture de masse de plus en plus dense et ramifiée. Cela étant, un tel constat induit plusieurs conséquences historiographiques, tant sur les approches possibles de ce siècle si proche mais déjà « siècle

dernier » que sur l'établissement de sa chronologie fine¹.

Quand nous avons publié, Jean-Pierre Rioux et moi-même, *Pour une histoire culturelle* en 1997, cet ouvrage collectif ne concernait certes pas, loin s'en faut, que le XX^e siècle, mais le fait qu'il ait été dirigé par deux vingtiémistes et qu'il ait été le fruit d'un séminaire qu'ils dirigeaient déjà à cette date depuis huit années n'était pas indifférent et livrait un indice, parmi d'autres, d'une donnée historiographique nouvelle : le dernier siècle du II^e millénaire entrant, au moment même où il se terminait, dans l'œkoumène de l'histoire culturelle. Mais devait-il relever des mêmes approches que celles déployées par cette histoire pour d'autres périodes ?

L'agora et la Cité

L'histoire culturelle, comme je le soulignais dans le texte – « Éloge de la complexité » – qui constituait la conclusion de cet ouvrage de 1997, permet

1. Ces réflexions ont été rédigées en même temps que la mise au point de l'introduction de mon ouvrage *Comprendre le XX^e siècle français*, publié en 2005 aux Éditions Fayard. Pour des développements beaucoup plus étoffés sur les thèmes ici abordés, on se reportera donc à cette introduction ainsi qu'aux différents textes du livre.

notamment de mieux rendre compte de la complexité des réalités humaines. Elle autorise, en outre, l'analyse des processus variés de saisie de ces réalités par les individus et les groupes. En effet, elle se situe à l'interface du réel et de sa perception, et c'est même ce qui, par-delà les débats de définition, lui confère son identité : l'histoire culturelle s'intéresse aussi bien aux phénomènes de perception par une conscience individuelle qu'aux représentations collectives au sein des sociétés humaines. Dans les deux cas, il s'agit d'étudier le sujet pensant, dans ses composantes personnelles comme dans son insertion dans les mentalités, au demeurant multiformes, de son temps. Et, si l'on considère que le grand tournant historiographique par rapport à la situation des sciences sociales des années 1960 est le retour au sujet agissant et pensant, l'histoire culturelle est bien l'un des leviers d'une telle évolution. À la fois pied de nez aux tenants des corrélations lourdes qui enfermaient l'analyse des processus historiques dans des bastilles historiographiques et pied-de-biche permettant de l'en extraire, cette histoire a contribué à redonner du jeu et de l'air à des analyses historiques parfois trop rigides et passablement confinées. Le sujet, en effet, s'est progressivement trouvé libéré des prisons structurelles et deux champs de la discipline historique, notamment, s'en sont trouvés désenclavés. L'histoire

politique a été dégagée de la gangue des corrélations lourdes socio-économiques : en son sein, désormais, le sujet agissant, acteur de l'histoire, retrouvait sa part d'autonomie. Quant à l'histoire culturelle, qui aide à appréhender le sujet pensant, elle redonnait à celui-ci une partie de son libre arbitre.

Cette révolution était d'autant plus féconde qu'elle ne s'apparentait pas à une sorte de retour de balancier historiographique, éliminant le social du regard de l'historien. De fait, l'autonomie acquise par l'histoire politique vis-à-vis du socio-économique ne signifiait assurément pas la revendication de son indépendance : une histoire politique qui se réfugierait dans le « tout politique », avec notamment des amarres larguées vis-à-vis du social, rendrait compte d'une réalité amputée d'une partie de sa complexité. D'autant que, de surcroît, l'histoire culturelle, qui est forcément une histoire des écarts tant il est vrai que les modes d'appropriation du sens des choses par les groupes humains sont toujours différentiels, ne peut être dissociée du social. Avec, cela étant, un autre aspect de la récente mutation historiographique : loin de se trouver évacué du champ d'analyse de l'historien, le social y reste très présent, mais à travers des modes d'élaboration où le culturel est parfois central. En d'autres termes, la culture apparaît à bien des

égards comme une des modalités de structuration du social. Les formes d'expression et de réception culturelle ainsi que leurs vecteurs occupent indéniablement une place essentielle dans le métabolisme des sociétés.

Pour l'histoire du XX^e siècle français, et notamment pour son histoire politique, les effets induits par la prise en considération du sujet dans son aspect biface, tout à la fois agissant et pensant, sont capitaux. En grand angle, on dira que cette prise en considération permet, en premier lieu, d'élargir le champ d'analyse, passant de l'étude des institutions – dont elle facilite, du reste, une histoire profondément renouvelée – à l'analyse de la socialisation politique et, plus largement, du lien social. L'histoire culturelle du politique passe ainsi de l'agora à la Cité, entendue ici, en écho notamment des travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, comme l'être-ensemble, la coexistence sociale, conflictuelle ou consensuelle.

Étudier l'agora, c'est, par exemple, se pencher sur les phénomènes d'opinion, essentiels en un siècle où, en France comme dans une partie des États voisins, triomphent mais aussi, dans certains cas, vacillent les régimes représentatifs. Les perceptions individuelles, agrégées et relayées, nourrissent, en effet, le débat politique par partis et groupes de pression interposés. Mais l'historien

Sources des textes

I. Réflexions sur l'histoire et l'historiographie du XX^e siècle français

Revue Historique, 635, 2005.

II. Écosystème et jeux de temporalités : les Vingt Décisives

Jean Garrigues, Sylvie Guillaume, Jean-François Sirinelli (dir.), *Comprendre la V^e République*, Paris, PUF, 2010.

III. Les glissements progressifs du regard : pour une histoire de stéréotypes

Mélanges en l'honneur de Ralph Schor, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2012.

IV. La norme et la transgression : remarques sur la notion de provocation en histoire culturelle

Vingtième siècle. Revue d'histoire, 63, 2007.

V. « Johnny », un lieu de mémoire ?

Histoire @Politique, 16, 2012.

VI. « Le 10 mai » 1981 n'aura pas lieu

Le Débat, 164, 2011.

VII. L'histoire politique du « transnational turn » ;
l'agora, la Cité, le monde... et le temps

Revue Historique, 657, 2011.